

BTS Tertiaire



Session 2025

Épreuve : **Culture générale et expression**

Durée de l'épreuve : 3 heures

PROPOSITION DE CORRIGÉ

PREMIÈRE PARTIE : QUESTIONS

QUESTION 1 :

Document 1 et 2

Quels liens établissez-vous entre les textes 1 et 2 ?

Les deux textes proposés, extraits du roman L'Enfant, de Jules Vallès (1878) et de l'essai Risques, rites et plaisirs alimentaires de Pascal Lardellier (2013) placent d'emblée le repas sous le signe de l'enfance. Dans cette période fondatrice, des souvenirs vont se créer, une éducation va se forger et tout un rapport au monde et à la sociabilité va se constituer. Ces différents aspects donnent ici lieu à des nuances et de contrastes.

Les souvenirs évoqués par le narrateur de L'Enfant font écho à cette « mémoire familiale » (l.6) dont Pascal Lardellier note qu'elle se constitue autour de la table puisque celle-ci n'a jamais cessé d'être l'espace central de la maison. Mais si l'essai contemporain voit dans le repas de famille la possibilité d'un moment assez heureux, d'une « unité » et d'une « harmonie », l'enfant de Vallès se souvient surtout d'un dégoût profond. Il le dit d'emblée en évoquant la malédiction d'un plat imposé par sa mère, le « hachis aux oignons ». Un met tellement rejeté que cela le rendait malade. P. Lardellier note à juste titre que « notre mémoire sensible nous rappelle les mets partagés » (l.8) mais là où il évoque la « communion » et l'idée justement du partage, l'enfant de Vallès semble bien seul face à cette mère autoritaire qui lui impose de manger ce qui le dégoûte et lui refuse ce qu'il apprécie.

Certes, elle le fait, l'enfant devenu adulte le perçoit, dans un souci pédagogique. C'est le deuxième motif qui relie les deux textes : celui de l'éducation rendue possible par la proximité autour de la table. Particulièrement comme le souligne P. Lardellier puisque l'enfant ne peut être seul, il doit accepter une organisation qui s'impose à lui, tout au moins tant qu'il est trop jeune pour s'y « dérober » (l.16). Le fonctionnement de la table est donc l'occasion d'un apprentissage. Et l'extrait de J. Vallès nous montre qu'il peut passer par une forme de dureté quasi tyrannique, sa mère n'hésitant pas à le rabrouer vertement (« espèce de petit orgueilleux », ligne 5) et à lui imposer ses choix (« Il faut se forcer, criait ma mère », ligne 10). L'extrait de l'essai de Lardellier résume bien les enjeux en rapprochant les verbes « dominer », « contraindre » de celui d'« éduquer » (l.23-24)

Autre lien entre les textes et autre enjeu du repas familial : celui de la sociabilité, de cette « identité sociale » qu'évoque à la fin de l'extrait Pascal Lardellier. Cette imprégnation de l'enfant à tout l'environnement familial est moins nettement évoquée dans l'extrait de Vallès puisque nous avons à faire à un face à face entre la mère et son fils. Mais bien sûr, il y a des signes qui permettent à l'enfant de voir ce que souhaite sa mère, comment tenter de composer face à elle et quels enjeux sociaux se cachent dans l'intuition des « riches » et des « pauvres » ou du sacrifice (l.42) que cette mère pourrait faire aussi pour son fils.

Enfin, quoique de façon plus anecdotique, les deux textes évoquent un lien avec l'univers policier. L'enfant se sent comme « un criminel » à qui on arrache ce qu'il désire et le texte de Pascal Lardellier se termine par l'évocation des « aveux » que l'on ferait « en passant à table ».

Ainsi, bien qu'à des époques éloignées et avec des visées littéraires différentes,

les deux documents se répondent et tissent des liens.

QUESTION 2 :

Document 1

Quel regard porte le narrateur adulte sur les repas de son enfance ?

L'extrait de L'Enfant de Jules Vallès offre un regard rétrospectif fait de nuances et même peut-être de paradoxes. Dans un premier temps, le narrateur nous évoque une scène violente où sa mère lui impose, « tous les mardis et vendredis » et sur une longue période de sept années, de manger un plat qui le dégoûte et le rend malade. On devine que l'enfant ne comprenait pas nettement les raisons de sa mère et qu'il était avant tout concentré sur les hauts-le-cœur que ces hachis aux oignons lui soulevaient. Tout comme il ne comprenait pas les raisons de le priver des poireaux qu'il aimait tant. Il était donc tour à tour « criminel » et comme un condamné (l.23-24). Mais le narrateur adulte ne regarde plus exactement cela comme un supplice. Les années passants, il en évoque des raisons précises et semble même trouver un fondement rationnel ou un principe clairement affirmé à cette éducation. Une « méthode » (l.16). Ainsi, il comprend que sa mère fait ça pour lui. Il ne la juge donc pas et il loue même le courage qu'elle affiche (certes avec un peu d'ironie « Elle fut courageuse, heureusement... », ligne 12) et son « bon sens » (l.26).

Car, par cette méthode, la mère de l'enfant veut l'endurcir. Forger sa « volonté » (l.14). La nourriture devient ici la métaphore d'un apprentissage plus large. Elle peut même donner le mode d'emploi de son éducation par une sorte de loi, deux commandements quasi bibliques : « Tu mangeras de l'oignon, parce qu'il te fait mal, tu ne mangeras pas de poireaux parce que tu les adores » (l.28-29).

Plus tard donc, le narrateur peut percevoir derrière ces jeux de pouvoir presque sadiques le désir de le fortifier, de lui permettre de dépasser ses « passions » (l.27) et donc de devenir adulte. Qui aime bien châtie bien, dit un vieil adage. Et là, en effet, la mère n'y allait pas par le dos de la cuillère.

Mais justement une fois adulte, le narrateur peut démêler la subtilité de la méthode. On découvre à la fin du texte que la mère ne l'empêchait pas, par exemple, de manger du « gigot » qu'il aimait et même lui en procurait généreusement. Le dialogue mis alors en place entre le narrateur et lui-même, le « Jacques » encore enfant, montre ce double regard. Dans ces deux voix il y a l'expression d'un tiraillement et d'un dédoublement. La vision de l'adulte, ses analyses a posteriori se confrontent alors aux souvenirs plus sensibles de l'enfant qu'il fut et éclairent d'un jour nouveau, la figure de la mère.

QUESTION 3 :

Documents 1, 2 et 3

Vous donnerez un titre qui illustre les trois documents du corpus en justifiant précisément votre choix.

Aux textes de Jules Vallès et de Pascal Lardellier s'ajoute une photographie extraite

d'un article de 2020 qui représente une famille autour d'une table dégustant un repas et éclatant de rire.

Plusieurs titres seraient possibles, celui-ci peut être proposé : « L'enfance à table, un temps d'apprentissage entre rires et larmes »

Si les trois documents se focalisent sur les souvenirs des repas familiaux et semblent prendre acte que c'est au moment de l'enfance que beaucoup d'éléments vont se constituer, ils en proposent aussi un éventail assez large et plutôt contrasté.

Aux souvenirs paradoxaux et quelquefois douloureux du narrateur dans L'Enfant de Jules Vallès, les enfants de la photographie offrent un écho bien différent. Ils sont deux d'abord et non pas solitaires et surtout ils rient dans le bonheur d'un moment partagé. Cela rappelle que le repas, s'il peut être un moment d'apprentissage, voire de « dressage » ou de contrainte comme l'évoquent Vallès et Lardellier, peut aussi être un moment de bonheur et de joie. Ici du reste toute la famille s'amuse. C'est le moment de la « communion » dont parle l'extrait de Risques, rites et plaisirs alimentaires de Pascal Lardellier (l.11). L'auteur ajoute également l'idée de communication puisqu'autour de la table, on parle, on échange, on se dévoile (« dire qui l'on est », ligne 25). Le langage, rude chez la mère de l'Enfant peut se faire drôle ou intime.

Aux larmes du petit Jacques répondent donc les rires transgénérationnels de l'image. Et aux repas sous assignation dont parle Pascal Lardellier (l.13) répond la joyeuse liberté des différents convives.

Mais bien sûr, la photographie semble mise en scène comme une image idéale, factice peut-être ou rendu idyllique par une mémoire sélective.

Pascal Lardellier le rappelle : le repas est un moment collectif qui peut marcher ou non. Dans l'image, on se doute qu'il y a une volonté de témoigner d'un moment particulier où la famille se réunit avec les grands-parents, les parents et les enfants autour d'une table généreusement pourvue et dans un décor quasi publicitaire. Le titre de l'article (« Pourquoi est-il si important de se réunir autour de repas réguliers ? ») évoque certes un quotidien mais si les souvenirs peuvent enjoliver des repas particuliers, une atmosphère de joie ou de tristesse, on sait bien aussi et Pascal Lardellier le souligne, combien le « quotidien » peut jouer sur le rôle des uns et des autres dans cette « négociation » autour de la table domestique.

Ainsi, l'enfance à table perçoit quelquefois confusément ce qui se cache dans le rituel quotidien, elle reste exposée dans son innocence, soit à des méthodes étranges et quelquefois cruelles (nous l'avons vu chez Jules Vallès) ou soit à des joies démonstratives qui peuvent cacher d'autres enjeux en arrière-cuisine. Entre rires et larmes, donc.

DEUXIÈME PARTIE : ESSAI

Sujet 1 : Prendre son repas ensemble contribue-t-il à renforcer les liens familiaux ?

Prendre un repas ensemble ne peut se définir seulement comme un partage de nourriture. Bien au-delà de cette simple idée, il permet de créer des liens. Dans un monde toujours de plus en plus effréné et moderne, le quotidien peut souffrir de l'emploi du temps des uns et des autres. Résultats les repas en famille apparaissent de plus en plus comme des instants rares, voire sacrés. Pourtant, ils ont longtemps représenté le cœur de la vie domestique, un moment de partage et de transmission.

Prendre ses repas ensemble contribue-t-il à renforcer les liens familiaux ?

Le repas apparaît donc comme un lieu de partage et de communication, de plus, ces moments peuvent permettre de créer une transmission de valeur. Pour finir, ils constituent aussi un lieu qui révèle des tensions.

Le repas est avant tout un moment de partage et de communication essentielle. En effet, la commensalité est un rite social. Pascal Lardellier dans *Rites et plaisirs alimentaires*, décrit l'importance du repas de famille. Pour lui, le repas permet de lier des sentiments, des enjeux relationnels où chacun a un rôle. Marcel Mauss, dans *Essai sur le don* (1925) explique que le repas est un acte social, on ne mange pas pour se nourrir mais pour créer un lien, un partage, établir ou renforcer des relations. Pour lui, c'est un échange symbolique, un acte d'alliance et de solidarité. La commensalité se définit comme un moment précieux où se lient les liens sociaux grâce au partage.

De plus, le repas familial est un lieu de communication. Poser des questions, s'intéresser à la journée de l'autre, écouter, parler cimentent la famille. Quand on regarde la photographie extraite de l'article « Pourquoi est-il important de se réunir autour de repas régulier », il semble évident que cette famille communique et s'intéresse aux uns et aux autres. Dans la peinture de Le Nain, les scènes de repas sont omniprésentes. Comme dans *Le Repas de paysans* (XVIIe siècle), où la simplicité du quotidien et la proximité entre les membres révèlent une intimité et une forme de solidarité intra familiale.

Les repas de famille contribuent à renforcer les liens familiaux grâce au partage et à la communication. Par ailleurs, ces moments permettent la transmission.

Au-delà de la communication, les repas en famille permettent la transmission de règles, de valeurs éducatives, de traditions. Dans ces moments précis, chacun a pu apprendre à vivre ensemble. Il faut être patient, attendre son tour, écouter, respecter, bien se tenir. Dans *L'Enfant* de Jules Vallès, le narrateur a une éducation très dure. Sa mère le reprend sans cesse, le dispute quotidiennement, l'oblige à manger des plats qu'il déteste. Dans l'essai sociologique *Les Rites du repas*, Claude Fischler (1990) décrit le repas est un moment éducatif central dans toute société : c'est là qu'on apprend les règles. Sans oublier *Gargantua* de Rabelais (XVI^e siècle) qui raconte avec gourmandise l'éducation des bonnes manières à son héros.

Le repas en famille permet aussi la transmission des traditions et de la culture. Au cinéma dans *La Graine et le Mulet* d'Abdellatif Kechiche, le repas devient un espace de rencontres intergénérationnelles et de transmission culturelle. Dans certaines familles, les plats préparés sont aussi porteurs de mémoire : chaque recette devient un héritage. Cette idée est illustrée dans le film *Les Saveurs du Palais* (2012), ainsi que dans *La Terre* de Zola (1887) où la cuisine devient un langage intime et affectif. La transmissions des traditions et de la culture est bien sûr présente dans le cadre religieux. Le repas y est omniprésent pour débiter une fête ou la finir. Toutes les religions monothéistes s'attablent pour cultiver et transmettre.

La commensalité demeure un lieu de transmissions, mais à l'inverse, il constitue un moment où se révèle les tensions.

Il ne faut pas idéaliser les repas de famille. Prendre un repas ensemble peut malheureusement être un lieu de conflits, de disputes, de règlement de comptes. Pour commencer, avec l'individualisation des repas, il est de plus en plus compliqué de faire un plat commun. Les régimes alimentaires (véganismes, végétariens, végétaliens, localisme, sans gluten/lactose), les problèmes de santé (diabète, cholestérols) ou encore les troubles alimentaires (anorexies, boulimies) peuvent être de véritables sources de disputes dans les familles.

Enfin, prendre un repas ensemble contribue à créer des conflits. L'exemple le plus célèbre en France est probablement l'époque de l'Affaire Dreyfus (1894-1906), qui a profondément divisé les familles françaises entre les dreyfusards (qui soutenaient l'innocence de Dreyfus) et les antidreyfusards. L'illustration de Caran d'Ache, *Un dîner de famille* (1898), symbolise parfaitement cette situation : les débats sur l'affaire provoquaient des disputes violentes même lors de repas familiaux, où l'on pouvait difficilement éviter d'aborder les sujets d'actualité. Au cinéma, Klapisch dans un *Air de famille* (1996) ou dans *Festen* (1998) de Thomas Vinterberg, le repas familial tourne au drame et met en lumière les non-dits et les blessures profondes d'un clan. Pourtant, même dans ces cas, le repas reste un espace d'expression, qui peut

permettre aux conflits d'émerger pour, peut-être, être résolus. Il joue donc un rôle cathartique.

En définitive, si le repas peut parfois être le théâtre de tensions ou d'incompréhensions, il n'en demeure pas moins un élément central de la cohésion familiale. Il favorise la communication, la transmission, la mémoire collective et l'affection. À l'heure des écrans et de la dispersion des rythmes de vie, préserver ces moments partagés constitue un enjeu culturel et humain. Il en va de la qualité de nos liens familiaux et, plus largement, du tissu social.

Sujet 2 : Considérez-vous que le repas familial puisse être un temps d'apprentissage ?

L'heure du repas, peu importe le pays ou la culture, demeure un moment important. En effet, le temps passé manger dans certains pays reste très élevé. On peut donc réaliser à quel point le repas est devenu un enjeu (culturel, religieux, économique, social) peu importe la forme. D'ailleurs, le repas familial, moment de partage quotidien ou occasionnel, occupe une place symbolique et sociale centrale dans de nombreuses cultures. Bien au-delà de sa fonction nourricière, il représente un rituel, un espace d'échange, de transmission et de socialisation. Peut-on considérer le repas familial comme un véritable temps d'apprentissage ? Le repas devient alors un apprentissage social, puis culturel. Néanmoins, la vie moderne nous éloigne de ces moments de partage.

Pour commencer, manger ensemble est un espace de transmission des normes et valeurs, un apprentissage social. Le repas familial est un puissant vecteur de socialisation primaire, comme le souligne le sociologue Émile Durkheim : les repas participent à l'intégration des individus dans un groupe par l'inculcation de règles, de rôles et de valeurs. Ou bien Pascal Lardellier dans *Rites et plaisirs alimentaires*, décrit l'importance du repas de famille. Poursuivons avec Claude Fischler *L'Homnivore*, (1990), pour qui le repas familial enseigne des codes sociaux : le respect du tour de parole, l'apprentissage de la politesse, ou encore la distinction entre ce qui se fait ou non à table. Il est donc un cadre ritualisé, propice à l'apprentissage implicite.

Ensuite, les repas en famille permettent la transmission de valeurs éducatives, de traditions. Dans ces moments précis, chacun a pu apprendre à vivre ensemble. Il faut être patient, attendre son tour, écouter, respecter, bien se tenir. Dans *L'Enfant* de Jules Vallès, le narrateur a une éducation très dure. Sa mère le reprend sans cesse, le dispute quotidiennement, l'oblige à manger des plats qu'il déteste. Dans l'essai sociologique *Les Rites du repas*, Claude Fischler (1990) décrit le repas est un

moment éducatif central dans toute société : c'est là qu'on apprend les règles. Sans oublier *Gargantua* de Rabelais (XVI^e siècle) qui raconte avec gourmandise l'éducation des bonnes manières à son héros.

Si prendre un repas en famille est un lieu éducatif et d'apprentissage de codes sociaux, c'est aussi un lieu de transmission culturelle.

Dans beaucoup de famille, le repas permet une ouverture à la culture. Le repas familial peut aussi être un lieu d'échange culturel, un moment où l'on partage bien plus que de la nourriture : des récits, des souvenirs, des idées. Dans *La Gloire de mon père* de Marcel Pagnol, les repas familiaux sont remplis d'histoires racontées par le père, qui suscitent la curiosité intellectuelle du jeune narrateur. C'est un moment où s'apprennent l'humour, la narration, la mémoire familiale. Dans *Les Invisibles* (2018) de Louis-Julien Petit, les moments de repas partagés deviennent l'occasion pour les femmes sans-abri d'échanger leurs histoires, leurs vécus, leurs aspirations, prouvant que la table peut être un lieu de reconstruction de soi et d'apprentissage mutuel.

Plus encore, Le repas est aussi un lieu de construction de l'identité personnelle et familiale. Il apprend aux enfants à se situer dans une lignée, une histoire, une tradition. Par exemple, l'approche de Pierre Bourdieu dans *La Distinction* (sous-titré *Critique sociale du jugement* 1979) montre que les goûts alimentaires sont révélateurs d'une appartenance sociale. Ainsi, le repas permet de comprendre les logiques de classe et de transmission culturelle. Plus encore, le repas familial est un partage des émotions, les discussions autour de la journée, la gestion des conflits familiaux pendant le repas permettent un apprentissage de l'écoute, de l'empathie, de la formulation du ressenti. Dans *Le Goût des autres* d'Agnès Jaoui, (2000), les repas révèlent les différences culturelles et sociales des personnages, mais deviennent aussi le creuset d'un rapprochement humain et d'un dialogue entre mondes opposés.

Même si le repas en famille reste un lieu intime de la transmission culturelle, il n'est resté pas moins que la modernité éloigne le noyau familial.

Malheureusement la vie moderne peut nous éloigner de la transmission, culturelle, affective même religieuse. L'omniprésence des écrans dans la vie quotidienne a profondément transformé le moment du repas, souvent parasité par les téléphones, tablettes ou téléviseurs. Là où la table était autrefois un espace de dialogue intergénérationnel, elle devient aujourd'hui un lieu de co-présence silencieuse, chacun absorbé par son propre monde numérique. Dans le film *Les Beaux Gosses* de Riad Sattouf (2009), les repas familiaux sont marqués par l'ennui et l'absence de communication, les adolescents préférant le langage des textos à celui de la parole. Le photographe Antoine Geiger, dans sa série *SUR-FAKE*, illustre cette aliénation numérique en montrant des visages littéralement absorbés par les écrans.

La table familiale devient ainsi un décor figé, vidé de sa fonction de transmission : on est ensemble, mais chacun est ailleurs. Même la satire s'empare du phénomène, comme dans certaines planches de Geluck (*Le Chat*), où le personnage mange seul face à la télé, interagissant plus avec l'objet qu'avec ses proches.

Avec l'accélération des modes de vie modernes, les repas perdent leur dimension collective et symbolique pour devenir des actes isolés, souvent réduits à de la simple ingestion. Le film *Super Size Me* de Morgan Spurlock, (2004) dénonce avec ironie l'industrialisation de l'alimentation et ses effets sur les corps, mais aussi sur les liens sociaux : l'individu mange vite, seul, dans un environnement standardisé. Dans *Fight Club* de David Fincher, (1999), le personnage principal vit dans un monde de consommation où les repas sont remplacés par des substituts, révélant un vide affectif profond. La littérature s'en fait aussi l'écho : dans *Plateforme* de Michel Houellebecq, les repas solitaires et fades reflètent l'appauvrissement des relations humaines dans une société désenchantée. Côté satire, les caricatures de Plantu montrent souvent des familles "connectées" mais désunies, chacun avec son écran et son plateau-repas individuel. Cette évolution renforce la solitude alimentaire et empêche toute transmission culturelle ou affective : il ne s'agit plus de manger ensemble, mais simplement de combler un vide

Le repas familial, souvent perçu comme une simple routine quotidienne, révèle à l'analyse une richesse insoupçonnée. Temps de socialisation, de transmission culturelle, d'éducation affective, il constitue un moment d'apprentissage fondamental, parfois plus formateur que les espaces institutionnels. S'il tend à se raréfier dans certaines sociétés contemporaines, il reste un lieu symbolique fort, capable de forger des identités, de relier les générations et d'ouvrir les esprits, dans la simplicité d'un moment partagé.